

Bamiyan (bouddhas)  
World Trade Center  
Iconoclasme  
Système de métaphores  
Économie de la guerre (le sous-Clausewitz)

Publié :

« De Bamiyan au WTC », *Tribune Juive*, vol. 18, no. 5, novembre 2001, p. 22-29.

## De Bamiyan au WTC

### I — Bilan d'une étude sur l'iconoclasme

Nous avons tendance à évaluer la force d'une société à sa capacité d'exiger le sacrifice de l'individu pour le bien collectif. Les attentats suicides semblent ainsi faire la preuve d'une supériorité morale de l'adversaire. Il apparaît le plus fort, même si le coup porté n'a pas l'effet d'affaiblir la puissance militaire. L'histoire est remplie de ces coups de force qui apparaissent comme des surcroits de puissance auxquels conduit la frénésie sectaire, la folie collectiviste<sup>1</sup>.

Dans ces frénésies à la fois paniques et haineuses, le jugement individuel est suspendu, la perception individuelle est aveuglée, chacun adopte le récit collectif de purification dans la colère, la fable de l'humiliation surmontée et de la vengeance proclamée, - chacun adopte ce récit et la vision du monde contrastée qui l'accompagne. Alors le premier ennemi du groupe ce n'est pas tant l'ennemi désigné comme tel par le récit, c'est tout ce qui porte atteinte à cette fable-haineuse, tout ce qui propose d'autres symboles.

1- Je me suis interrogé sur les motifs de la destruction des bouddhas de Bamiyan<sup>2</sup>. Qu'est-ce qui poussait les talibans à dynamiter les œuvres d'art ? Est-ce la crainte d'un prosélytisme religieux ? Il y a peu de bouddhistes dans cette contrée. Est-ce la splendeur de l'art pré-islamique, qui contrasterait trop visiblement avec la ruine et de la désolation du régime taliban ?

Ils ont attaqué ces monuments parce qu'ils étaient des symboles pour l'Ouest : les bouddhas figuraient officiellement au patrimoine universel de l'humanité (créé en 1972). Ils refusaient le statut d'œuvre d'art que nous leur donnons, refus horrifié de toute prétention de laisser surgir le sacré dans un apparaître, et non pas exclusivement dans un rituel conduit par une autorité politico-religieuse.

C'est la possibilité de la conversion du religieux en artistique, du sacré en beau, qui paraît insupportable : parce que l'art préconise l'expression et aussi la perception individuelle, préconise également la singularité : soit la transformation et le renforcement du singulier. C'est pourquoi l'art, s'il n'est pas contrôlé, entre d'emblée en conflit avec le projet collectiviste.

De plus, l'art permet une « réversion » du singulier dans l'universel. Comme le dit Bourdieu :

« les producteurs les plus «purs», les plus gratuits, les plus « formels», se trouvent ainsi placés aujourd'hui, souvent sans le savoir, à l'avant-garde de la lutte pour la défense des valeurs les plus hautes de l'humanité. En défendant leur singularité, ils défendent les valeurs les plus universelles<sup>3</sup>. »

Sinon il n'y aurait toujours que des particularismes stériles. L'art permet, dans l'approfondissement du singulier, de défendre des valeurs universelles. Tout comme il permet une réversion de l'individuel en universel, du virtuel en réel, du faux en vrai.

Une société composée d'individu sans liens, qui n'accordent aucune considération aux conséquences de leur actions sur le plan global, qui se soucient encore moins de savoir s'ils contribuent à rendre le monde meilleur, - cette société ne manque pas néanmoins d'exercer un effet global. La somme des intérêts individuels arme un grand « levier d'intérêt » aveugle et rapace. Dans une telle société, on se donne difficilement une image de ce levier, des effets additionnés de nos exigences, qui ne soit pas une image qui sert ces intérêts.

Alors notre représentation du monde n'est pas plus innocente que le profit. Nous nous trouvons vraisemblablement enfermés dans une « fable humaniste » qui est constituée par un système d'énoncés préconisant équivalences et métaphorisations (voir notre développement en 2<sup>e</sup> partie). Ce qui nous rend particulièrement vulnérable au débordement d'une autre fable, la fable intégriste.

Les événements du 11 septembre, par les commentaires qu'ils suscitent, nous révèlent une partie de la teneur de cette fable humaniste.

## 2- Les deux commentaires

D'abord on entend : ils l'avaient bien cherché, ils ont ce qu'ils méritent. Là on a droit à un inventaire complet des horreurs perpétrées par les américains, selon la culture géopolitique de chacun.

En tête de liste il y a le soutien à Israël, le silence devant les assassinats ciblés des dirigeants palestiniens, le retrait de la conférence de Durban, l'embargo de l'Iraq, etc. – cette liste s'allonge et peut inclure les massacres au Rwanda, le sida en Afrique, bref tous les maux du monde. Selon le raisonnement de base comme quoi la richesse d'un côté ne peut se constituer qu'au détriment d'un appauvrissement de l'autre. Alors la richesse des américains et leur puissance est bien la preuve qu'il sont la cause de toutes les pauvretés et de toutes les faiblesses de la planète. En oubliant que l'activité économique, si elle peut piller les ressources et motiver le contrôle politique qui permet l'accès aux ressources, n'en reste pas moins créatrice de richesse.

Ensuite on entend un deuxième argument, dans la foulée du premier : de toute façon ils avaient été avertis. Deuxième chaînon de la justification du terrorisme :

De toute façon ils l'avaient bien cherchés

Et, de toute façon ils avaient été avertis.

Là encore, on a droit à une liste des avertissements successifs, reçus par les Etats-Unis, selon la culture géopolitique de l'interlocuteur. Comme si une victime civile n'avait plus droit à ce statut « civil » dès lors qu'elle aurait pris conscience qu'elle est un rouage d'une immense machine d'exploitation et de paupérisation du monde, depuis toujours en guerre perpétuelle avec le monde. Le civil serait alors comparable au marin américain de Pearl Harbour, en admettant que les Japonais l'auraient dûment avertis du sort qui l'attend !

Cette chaîne de justifications met en place des « métaphorisations », telles la comptabilité des fautes, l'état de guerre préalable, ..., qui permettent la mise en place du récit, qui permet surtout à tout un chacun d'envelopper la réalité dans un récit, de réduire le monde à une confrontation de symboles<sup>4</sup>.

Curieusement, dans la liste des avertissements, personne ne mentionne Bamiyan, Pourtant Bamiyan est un véritable crime contre le patrimoine universel de l'humanité. Crime d'autant plus pernicieux qu'il ne semble pas d'emblée s'adresser à nous. Automutilation d'un peuple qui appauvrit son patrimoine culturel, qui prendrait prétexte de quelques ruines pour se dire à lui-même ce qu'il est en se ruinant définitivement. À propos des bouddhas géants, et aussi du musée de Kaboul également dynamité, on se disait : ce ne sont que des symboles, il n'y avait personne dedans. C'était déjà une concession irrecevable : croire que l'œuvre d'art n'est qu'un symbole, une condensation de sens, - sans rappeler que l'œuvre est dépositaire de vies, et d'âmes.

En fait la destruction des géants de pierre était un avertissement de première importance. Il devenait clair que seraient dynamités tous les grands symboles, pour la raison même que ce sont des symboles.

### 3- Les justifications larvées du terrorisme

Nombreux sont les Occidentaux qui se comportent devant les ruines des deux tours du WTC comme les talibans devant les deux géants : les tours sont « arrogantes » parce qu'elles sont des symboles, et pour cette raison seulement elles méritaient de chuter. J'ai entendu ici même et non pas dans les rues de Téhéran, d'Islamabad ou de Kaboul, que c'étaient les « cornes du capitalisme » ! Ils traitent les tours comme des symboles et ils situent l'action dans une conception écono-politique, que j'appelle du sous-Clausewitz (voir ci-dessous) , de la politique internationale, laquelle - renforcé par une comptabilité morale - s'intègre parfaitement à leur récit géopolitique.

Ma réflexion sur Bamiyan m'avait conduit à contraster la culture iconophile américaine et la culture iconoclaste des islamistes talibans. La fracture culturelle est profonde. J'ai pris occasion de cette violence contre l'image pour examiner ce qu'à été et ce qu'est devenu le destin de l'image dans le monde occidental. En continuité avec les critiques contemporaines de la société du spectacle, quand les images se substituent aux objets et aux événements (Debord, Baudrillard, Virilio, Klein, ...). Il y a bien sûr un piège dans ces analyses : on produit une description symbolique et on valide celle-ci par après en affirmant que notre objet n'a de réalité que symbolique.

En fait il s'agit de valider notre métaphorisation : en supposant que les gens ne vivent pas dans la réalité, on peut justifier la nécessité de leur retour abrupte au réel. Rappelez vous le disciple fou dans le *Lotus Bleu* de Hergé : il devra vous couper la tête pour vous révéler la vérité.

Déconstruire la société nord-américaine, ses simulacres et ses visées néfastes, ce n'est pas attaquer les personnes qui vivent dans cette société. Que nos analyses et notre déconstruction ne viennent pas justifier les attaques sur les personnes. Ce qu'on a oublié, dans la séduction de nos analyses du tout-simulacre, c'est que la société est à la fois irréelle et réelle. Ici comme ailleurs la société est à la fois insanie bruyante, clameur dans laquelle on ne peut rien entendre; et tout à la fois décence des personnes qui font entendre leur voix singulière. Des voix qui entendues une par une font preuve de mesure, sont gardiennes d'humanité.

Nombreux sont les artistes et les intellectuels qui menaient depuis un certain temps leur « jihad » personnelle et laïque, contre le règne de l'image et du profit. Ils sont d'autant plus ulcérés que l'emprise de l'économie sur la culture les rend obsolète.

Les attentats récents du 11 septembre devrait nous amener à nous relire, certains d'entre nous voient d'un œil différent ce que nous avons lu et publié.

« C'est dans l'écart entre la chose et son contenant, entre l'objet et son emballage, le corps et son enveloppe, le réel et sa représentation, quand la représentation se substitue à la chose, - que naît une violence qui ira frapper les œuvres d'art de Bamiyan. Dans la violence de cette substitution du spectacle numérique à la réalité, qui prend place ici même, nous trouvons un corrélat silencieux et complice qui rappelle étrangement la violence plus bruyante et spectaculaire de l'iconoclasme de l'autre. Il y a des géants autrement plus massifs et volumineux que les statues creusées dans les falaises de Bamiyan, c'est notre conviction dans notre progrès, c'est notre mépris de tout ce qui excède les frontières de notre espace marchand, - nous chérissons trop nos monuments corporatifs, nous avons choisi de les habiter, nous préférons contempler le système du profit comme une œuvre d'art, - nous ne songerions pas à le dynamiter. Et pourtant nous nous sentons étrangement concernés par la disparition de quelques bouddhas de pierre<sup>5</sup>. »

Bamiyan était effectivement un symbole puissant, que les talibans ont su interpréter : les géants de pierre étaient un témoignage unique de la **rencontre** de deux civilisations : l'Islam et le monde Grec. Les talibans l'avait bien compris : ils avaient devant eux les symboles transculturels d'une suture entre les mondes, lorsque la transmission pacifique d'un ordre symbolique dans un autre était encore possible. Selon Koïchiro Matsuura, directeur de l'Unesco, il s'agissait de « symboles d'une appartenance à la fois commune et plurielle<sup>6</sup> ».

En détruisant ces symboles, ils ont voulu détruire tout symbole qui ne participe pas de leur fable, toute signification qui pourrait introduire une ambivalence dans un univers univoque, leur mode de vie étant attaqué par les images de notre mode de vie. Détruire toute visibilité symbolique trop forte. Brûler les ponts (ce qui rappelle le pont de Mostar, dans la ville de Dubrovnik, détruit également en raison de son symbolisme) en s'attaquant spécifiquement à un symbole de rencontre transculturelle.

Évitons de les suivre dans cette folie exponentielle lorsque nous serions tenté de nous montrer aussi fort : en se prêtant au sacrifice de nos personnes, - sous incitation religieuse ou militaire ? Gardons-nous de la soumission totale au rituel et du sacrifice total à la communauté. Gardons-nous bien d'une déréalisation de la singularité, d'une ontologisation du collectif, quand il n'y aurait d'existence que dans et pour la communauté. Quand le collectif semble une entité organique, métaphoriquement comme une personne (voir E-1 ci-dessous).

Contre la résurgence religieuse je préfère la religion des livres, de nombreux textes apparaissent ces derniers jours sur l'internet : « SEPTEMBER 1, 1939 » de W.H. Auden, les *Dévotions* de John Donne "No man is an inland, entire of itself." ... "Any man's death diminishes me, because I am involved in Mankind." ... J'attends, dans le renouvellement de la subjectivité, un langage qui serait de nouveau commun, l'élaboration d'une nouvelle manière d'être ensemble. Parce que l'art et la littérature cherchent à dire le singulier, à dire aussi une souffrance qui reste tragiquement individuelle.

Tout ce qui reste après la bataille ce sont des voix brisées des blessés, des malades, des mourants, des orphelins, - voix brisées par le deuil, la mutilation, l'agonie, les blessures, la détresse. La frénésie est collective mais la souffrance est singulière, ses voix individuelles. Voix que l'on entend pas, visages que l'on ne voit pas.

Il nous semblait que la communauté avait une assise cognitive, quand je me rapporte à moi-même de passer par le groupe et me rapporte au groupe en passant par moi-même, dans un rapport de reconnaissance spéculaire qui installe une stabilité cognitive. Mais nous découvrons que notre réalité peut se transformer en la folie de l'autre, le monde fou de douleur, de misère ou de haine. Et notre réalité est d'autant plus instable qu'elle est elle-même enveloppée dans un système de métaphores. Lorsque l'irréalité de l'épopée américaine cède sous l'irruption de la fable intégriste, son débordement dans notre quotidien. Débordement qui semble lui-même irréel : nous attendons le générique. Ceux qui pensent en terme d'acteurs du drame, qui font un calcul des tords respectifs, etc., ceux-là sont encore dans le générique. Désormais vulnérables à l'insanité soudaine, à l'insensé majoritaire, il nous reste la communauté de la souffrance, le partage relationnel archaïque.

## II - Le système des métaphores : le sous-Clausewitz

Nous proposons ci-dessous une analyse de l'enveloppe métaphorique qui occulte l'horreur des attentats terroristes. La pensée géopolitique est imprégnée d'amalgames douteux qui font système. Ce sont des énoncés hâtifs, des généralisations dangereuses, des métaphorisations habiles qui composeront éventuellement la trame d'un récit. ...

L'énoncé : « ils l'ont bien cherché, ils avaient X morts sur la conscience », repose sur un montage d'énoncés (E-1 à E-10), d'équivalences et de métaphorisations.

- É-1 : État=personne morale, unité organique
- É-2 : Politique = Business
- E-3 : Guerre=politique
- E-4 : Vitalité État = activité économique
- E-5 : Force État = force militaire
- E-6 : Violence = défense intérêts particuliers
- E-7 : Politique = équilibre, pression, coercition
- E-8 : Leader = État (métonymie)
- E-9 : Morale = comptabilité des fautes
- E-10 (Guerre(Agresseur, Victime, Héros)) = fable

**1** - On identifie les victimes du WTC à l'Amérique. L'Amérique avait une dette à payer, avec le massacre du 11 septembre c'est l'Amérique qui a payé.

Les États sont perçus comme des personnes (E-1 :État=personne), il s'agit à chaque fois d'un État-Acteur. C'est un énoncé métaphorique : projection d'un schème anthropomorphique sur une réalité complexe. A distinguer de l'énoncé métonymique (partie=tout) : Leader = État (E-8) qui semble particulièrement usité lorsque le leader n'est pas légitime. Ainsi Ben Laden = Afghanistan est métonymique.

Les États stables sont des Acteurs qui mesurent bien le risque, qui optimisent leurs gains. L'État moderne serait un Acteur rationnel (E- 1.1)

La violence sert les intérêts particuliers (E-6) des Acteurs étatiques, tandis que la politique dissuade d'avoir recours à la violence (E-7). Ceci en admettant que l'Acteur comprenne bien ses intérêts, connaisse le moyen le plus rationnel pour servir ses intérêts et soit prêt à entrer dans un rapport de négociation rationnel avec les Acteurs voisins. On présuppose que l'adversaire est également sensible à ce calcul des gains et pertes<sup>7</sup>.

L'Acteur irrationnel ne connaît pas bien ses intérêts, il court à sa propre perte. Le problème qui se pose d'emblée c'est de savoir si l'adversaire est rationnel ou pas (selon notre définition) . Sitôt que l'on range un Acteur dans un position adverse, on tend à la caractériser comme amoral et irrationnel. (E-1.2) par contre, s'il paraît rationnel, on tend à l'excuser. En d'autre mots, s'il a des raisons alors il a de bonnes raisons. (Par contre, notre point de vue est caractérisé comme n'étant pas « réflexion » par ceux qui ne sont pas d'accord et rejettent notre caractérisation de leur anti-américanisme)

La politique (E-7) est :

E-7.1 Équilibre des forces entre Acteurs dissuade recours à la violence Jeu politique implicite	E-7.2 Pression collective de tous les Acteurs sur un seul pour dissuader Jeu politique explicite	E-7.3 Force de coercition exercée par Acteur-policier: punir et dissuader Jeu politique absent.
---	--	---

2 – Ce qui frappe en premier lieu c'est la prépondérance de l'économie devenue *analogon* universel, une métaphore pour parler et penser l'action, le politique et le moral, lorsque les actions sont devenues des transactions. En d'autres époques c'est plutôt la médecine, ou encore l'électricité, qui constituaient un langage métaphorique pour discuter politique. La politique est une *business* (E-2 : Politique = *Business* ), un calcul des avantages, une recherche des gains. Comme lorsqu'on parle de rapport qualité/prix. L'amalgame est vérifié par la proposition inverse : la *business* c'est la guerre<sup>8</sup>.

Politique = économie (E-2), soit une écono-politique laquelle repose sur captation, interchangeabilité, commensurabilité. 1- (E-2.1) **captation** causale : l'action (ex sanctions) produit un effet et pas un autre, l'effet est produit par la sanction et rien d'autre. 2- (E-2.2) **commensurabilité** des valeurs (qualitatives), et aussi des effets, et aussi conversion du qualitatif au quantitatif, dans un calcul de gains et pertes (quantitatif). Un effet positif est un gain, un effet négatif est une perte. Conversion des valeurs en gains. 3- une fois les gains établis, valeur d'échange et **interchangeabilité** (E-2.3) de l'action : ex. gain militaire peut être échangé contre autre gain (moral, politique, économique).

Ce système écono-politique nous fait croire en une économie de l'action. En fait, on voudrait croire en une rationalité économique – mathématique des experts en relations internationales. Il en sort une pseudo-rationalité lorsqu'on croit qu'être rationnel c'est maximiser ses gains et bien calculer-minimiser ses risques. Ce qui implique une commensurabilité (E-2.2) et aussi une interchangeabilité (E-2.3).

3 – Ce qui nous conduit au 3 point, que j'appelle du sous-Clausewitz :

La guerre et la recherche d'un gain pragmatique (politique, moral mais aussi économique) supérieur aux pertes (E-3 : Guerre = politique), - avant même de rechercher un gain moral, ou de rééquilibrer le livre des comptes moral (É-9). Alors que la guerre est en fait meurtre et dévastation, pillage et viol.

A guerre est justifiée si les gains surpassent les coûts. (E-3 : Guerre=politique) On retrouve ici une sous-formulation de l'argument de Carl von Clausewitz<sup>9</sup>. Calcul des coûts en vue de gains pragmatiques dans un objectif politiques : on peut dorénavant

penser la vie sociale sur le modèle de la guerre. La pensée sous-Clausewitz : lorsqu'on envisage un paiement de dettes entre Acteurs dans une fable géopolitique. En fait il n'y aura aucun gain : une perte chez l'un n'est pas un gain chez l'autre. On ne peut calculer car ce sont des gains et pertes tels qu'établis par la commensurabilité (E-2.2), tels que définis par la fable.

« Plutôt que de comparer (la guerre) à l'art nous pourrions la comparer au commerce, qui est aussi un conflit d'intérêt et d'activités; et nous pourrions encore la comparer à la politique, qui a son tour peut être comparée au commerce à grande échelle » *De la guerre*, Livre I, chap. 3.

Alors celui qui entre en guerre spontanément aurait raison. D'où des énoncés tels « le terrorisme est l'arme des pauvres », ce qui implique que, puisqu'ils n'ont rien à perdre et que les gains surpasseront toujours les pertes, alors les pauvres sont toujours en état de guerre. Il faut voir un rapport entre l'évacuation du sujet (on parle plutôt des moyens), la disparition de la morale (on parle plutôt de la dette), et les frappes automatiques sans déclaration de guerre<sup>10</sup>.

La guerre est un combat entre Acteurs pour faire des gains (pragmatiques, économiques, moraux) ou régler des comptes (E-9). On oublie que la guerre c'est surtout les conséquences de ce combat<sup>11</sup>.

<b>Amalgames et métaphorisations</b>	<b>Équilibre</b>	<b>Gains</b>	<b>Pertes</b>
Politique = calcul des gains selon objectifs politiques E-2	Problème du déséquilibre politique quand certains ont prestige et rayonnement	Gain politique	Mauvaise politique extérieure = perte de gains intérieurs
Vitalité État = activité économique E-4	Problème du déséquilibre des richesses économiques	Gain économique Vitalité de l'état est productivité et circulation	Crime contre économie industrielle = atteinte à la vie de la nation
Force État = force militaire E-5	Problème du déséquilibre des pouvoirs militaires	Gain militaire	Faiblesse militaire est affaiblissement de l'État
Moralité est calcul des fautes E-9	Problème du déséquilibre moral	Gain moral, se sentir justifié, susciter reconnaissance ex. : altruisme	Perte morale Une dette morale n'a pas été honorée en notre faveur.

**4 –** – Ce qui nous conduit au 4e point, lorsque la pseudo-rationalité de l'éconopolitique révèle en fait une fable.

La guerre n'est plus homicide, mais un calcul, une fable : possède une syntaxe narrative (Guerre (Agresseur, Victime, Héros)). E-10 : Guerre = fable dans un micro-scénario qui met en scène un méchant, une victime et un héros. Le méchant peut être une personne mais aussi un État, sinon un peuple. La guerre semble un combat épique et frontal entre Acteurs (ex Bush contre Ben Laden) dans l'affrontement de leur volontés.

E-10 Guerre = fable		
Crime		
	Sauvetage	
		Sacrifice
E-10.1	E-10.2	E-10.3
Agresseur	Victime	Héros
État	État	État
Peuple	Peuple	Peuple
personne	personne	personne

Lorsqu'on perçoit la réalité géo-politique comme fable, on peut envisager la violence à distance comme un conte de fée entre États. Selon deux scénarios : 1- agression criminelle et auto-défense, 2- sauvetage de la victime et sacrifice : encourir des pertes pour assurer les gains d'un autre. Alors l'attentat du WTC n'est qu'un épisode dans un déroulement narratif, une page tournée dans le livre de la comptabilité morale.

Michaël La Chance

La première partie de ce propos a été tenue au colloque « Singularité et communauté. Esthétique et politique. » Organisé par Le Soi et l'Autre et Spirale, UQAM, 20 septembre 2001.

<sup>1</sup> Cf. Élias Canetti, *Masse et puissance*, Gallimard,

<sup>2</sup> « Œuvres géants et culture mondialisée. Quelques réflexions sur la destruction de Bamiyan », *ETC, Montréal*, no. 55, p. 18-23. Noter que la revue sortait des presses la semaine de l'événement..

<sup>3</sup> Pierre Bourdieu, « La culture est en danger », *Contre-feux 2, Raisons d'agir*, Paris 2001, p. 81.

<sup>4</sup> Voir George Lakoff, « Metaphor and War: The Metaphor System Used to Justify War in the Gulf », University of California at Berkeley, January 30, 1991, Cf. Lakoff, George and Johnson, Mark., *Metaphors We Live By*. Chicago: University of Chicago Press, 1980..

<http://philosophy.uoregon.edu/metaphor/lakoff-1.htm>

[http://lists.village.virginia.edu/sixties/HTML\\_docs/Texts/Scholarly/Lakoff\\_Gulf\\_Metaphor\\_1.html](http://lists.village.virginia.edu/sixties/HTML_docs/Texts/Scholarly/Lakoff_Gulf_Metaphor_1.html)

<sup>5</sup> Michaël La Chance, « Œuvres géants et culture mondialisée. Quelques réflexions sur la destruction de Bamiyan », *ETC, Montréal*, no. 55, p. 22-23.

<sup>6</sup> Koïchiro Matsuura, « Les crimes contre la culture ne doivent pas rester impunis », *Le Monde*, 16 mars 2001, p.1-19.

<sup>7</sup> Cf. Brams, Steven J. *Game Theory and Politics*, Free Press, 1975; Brams, Steven J. *Rational Politics : Decisions, Games, and Strategy*, Washington, DC/Boston: CQ Press/Academic Press, 1985/1989.

<sup>8</sup> Voir la page « War, Chaos, and Business. Modern Business Strategy », <http://www.belisarius.com/default.htm>

<sup>9</sup> Carl von Clausewitz, *De la guerre*, trad. D.Naville, Minit, Paris, 1955, 1998, 759 pp.

<sup>10</sup> Cf. Paul Virilio. *Stratégie de la déception*. Editions Galilée. 96 pp.

<sup>11</sup> « Ce que l'on tenait pour "réalité", ce n'était plus la guerre selon Carl von Clausewitz, à savoir, la tentative de briser par la force la volonté de l'adversaire, mais bien plutôt les conséquences directes et indirectes, recherchées ou non, de cet affrontement de deux volontés politiques. » Herfried Münkler, « Représenter la « réalité » de la guerre », dans *Revue Cultures & Conflits. Sociologie Politique de l'International*. No spécial « La violence politique dans les démocraties européennes occidentales ». Printemps été 1993. <http://www.conflits.org/Numeros/09munk.htm>  
Extrait trad par V. Bodin de *Gewalt und Ordnung, das Bild des Krieges im politischen Denken*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1992, p. 197-207.